

hure et sa corde, c'est l'humanité illettrée, pauvre, couverte de sueur, hâlante pour gagner un misérable pain. Et vous croyez que Dieu a mis son salut au prix de tous les logoglyphes que vous agitez depuis six mille ans ! Ah ! j'en jure par la bonté divine, il ne peut pas en être ainsi ; la vérité n'est pas un sphynx qui propose des énigmes à l'homme, et qui dévore les malheureux incapables de les expliquer.

« Et puis, quand les peuples s'en rapporteraient à une autorité purement humaine, quoi ! Messieurs, il y aurait donc deux classes d'hommes ; l'une, qui se mettrait en communion directe avec la doctrine, l'autre, qui la recevrait de seconde main ; l'une, qui aurait la vision de la vérité, qui parlerait avec Dieu ; l'autre, qui ne verrait rien que par l'homme, ne parlerait qu'avec l'homme, ne recevrait que de l'homme cette vérité, que les savants auraient contemplée par le privilège de leur naissance. Eh ! Messieurs, ce serait alors une foi humaine, ce serait ce que nous appelons une certitude morale. On croirait à la doctrine catholique comme on croit à l'existence de César, parce qu'il y a des hommes qui attestent que César a existé. Dieu et César n'auraient que la même certitude !

« En outre, si la doctrine catholique est véritable, s'il y a une doctrine religieuse en ce monde, est-ce que la lumière de la vérité, est-ce que la certitude de cette doctrine doit venir d'en bas, est-ce qu'il faut que l'homme escalade le ciel comme Prométhée pour en arracher le feu sacré, est-ce que c'est l'homme qui, avec ses moyens infirmes, doit arracher la vérité du sein de Dieu, ou bien est-ce Dieu qui doit descendre pour le chercher, le prendre et l'emporter, est-ce cette parole du Christ qui est véritable : *Quando exaltatus fuero, a terra omnia traham ad me ipsum, quand j'aurai été enlevé de terre, j'attirerai tout après moi ?* ou bien est-ce l'homme qui doit attirer Dieu, comme ces appareils que nous plaçons au sommet des édifices pour faire descendre la foudre, doit-on mettre au bas de la statue de l'humanité communicant avec Dieu, ce que l'on a mis au bas de la statue de Franklin :

Eripuit celo fulmen sceptrum que tyrannis !

« La doctrine catholique est-elle l'effort de la raison humaine pour arriver à la vérité ; est-ce une conquête violente contre une souveraineté qui nous est hostile, et qui nous mesure avec avarice l'eau et le pain du ciel ?

« Quoi ! Dieu a répandu sur la terre ce qui est nécessaire à notre nourriture matérielle avec profusion, sans mesure, il a planté les bois et semé les moissons avec une infinie variété ; nous n'avons qu'à baisser les mains, qu'à donner un léger coup de charrue pour que la terre se couvre de produits ; le soleil se lève chaque matin et se couche chaque soir ; la pluie monte et descend ; la rosée et la chaleur se succèdent sans interruption ; nous n'avons pas besoin d'entrer dans des laboratoires pour en extraire les substances bienfaisantes : elles sont à nos pieds, elles ne demandent qu'une légère coopération de notre part, et alors même que nous ne la cultivons pas souvent, la terre est encore féconde ; et quand il s'agit de nourriture de l'esprit, du salut éternel, vous voulez que ce soit l'homme qui fasse tout, et Dieu rien ; que ce soit la charrue de notre raison qui creuse de pénibles et rares sillons dans la terre de la vertu et de la vérité, et qu'il ne vienne là que ce que nous aurons semé ou plutôt créé nous-mêmes à grandes peines ; vous voulez que, couchés sur des livres pendant des siècles, nous ne puissions savoir que par *A* plus *B*, que c'est Dieu qui a fait le monde et qui est mort pour lui. Cela n'est pas, Messieurs. La vérité, c'est une mère qui tient ses enfants sur son sein, qui leur donne le lait, qui sollicite leur appétit et ne demande qu'à les nourrir ; et l'humanité c'est l'enfant qui n'a qu'à se baisser pour trouver la vie. Oui, il doit y avoir une voie divine de la vérité, une voie simple et facile ; oui, le soleil de la vérité se lève et se couche chaque jour ; la pluie de la vérité tombe du ciel ; le vent de la vérité souffle à l'Orient et à l'Occident ; l'esprit que touche la vérité n'est pas conquérant, il est conquis ; il ne va pas la chercher le premier, c'est elle qui vient à lui, qui l'embrasse, qui lui dit : Mon fils, je suis à toi, je ne te demande qu'un effort, c'est de ne pas me repousser. »

A continuer.

On lit dans *l'Univers* :

Notre correspondant de Grèce, qui dernièrement nous a transmis des renseignements dignes de l'intérêt de nos lecteurs, ajoute, dans une lettre plus récente les observations suivantes, que nous recommandons à nos hommes d'Etat, et surtout aux catholiques.

« Que Dieu conduise au port le vaisseau chargé des destinées de la Grèce ! Il peut être battu des vents et des orages, et heurter contre quelque écueil ; mais du moins ses voiles sont déployées et il vogue, et le mouvement vaut mieux que l'immobilité. Il a brisé la chaîne que lui avait passée son ennemi, et il se rallie aux Etats de l'Occident. Sa boussole ne se tourne plus vers le nord. Que la France donc ne néglige point de profiter de l'heureux changement opéré dans les esprits, dont les plus clairvoyants cherchent et préfèrent son alliance comme gage du salut de la nation. Qu'elle y développe les principes de sa civilisation et qu'elle sème des germes spirituels propres à préparer avec le temps une union plus forte et plus durable que celle des intérêts politiques. La foi du peuple grec a été jadis faussée et égarée par de misérables passions de vanité nationale, qui ont causé la ruine de son pouvoir et le triomphe de l'islamisme. Dans ce moment où le symbole de Mahomet tombe et déperit, quel rôle brillant la terre des héros homériques ne peut-elle pas jouer parmi les nations de l'Orient ? Protégez donc ce peuple qui renait, réglez et dirigez ses mouvements et aidez-le à régénérer son clergé, seul encore retardataire et enchaîné au passé par les préjugés de l'ignorance.

C'est par lui que la Russie nous atteint et veut lier à son projet de formation d'un nouvel empire d'Orient. Sachez-le et surveillez tous ses mouvements. Notre chef ecclésiastique, Germanos, est vendu à ce gouvernement depuis la première révolution qui nous affranchit des Turcs. Il reçut alors des croix et une pension qui vient d'être doublée depuis les événements de septembre. Quelques jours avant qu'ils éclatassent, en conversation bien informé, il partit pour Constantinople et fut s'aboucher avec le patriarche de cette ville, Oikonomos. Ils devaient, d'après l'ordre du synode de Pétersbourg, traiter l'affaire de la réunion spirituelle de la Grèce au patriarchat byzantin. Tout était arrêté et convenu, et Germanos revenait à Athènes mettre la dernière main à l'entreprise. Alors on a annoncé dans les journaux, comme une nouvelle insignifiante : « Le saint synode d'Athènes veut soumettre les affaires ecclésiastiques au patriarchat de Constantinople ; mais sa proposition sera discutée dans l'assemblée nationale. »

Nous espérons que les représentants de la nation ont déjà reconnu le piège, et qu'ils s'écarteront de leur improbation un projet tendant à livrer nos consciences au despotisme du czar. Car il tient dans sa main le synode de Pétersbourg et le synode de Pétersbourg se vante de diriger celui de Constantinople. Donc nous retomberions de ce côté dans l'abîme.

Le patriarche de Constantinople, nous dit-on, richement pensionné de la Russie, s'est fait bâtir sur la côte d'Asie, dans l'emplacement de l'ancienne Calcédoine, un monastère. Et il aurait l'ingénuité de dire : Là seront ma résidence et ma retraite, dans quelques années, lorsque le pays appartiendra à mon puissant maître. Quoique très-vieux, il compte bien emporter cette consolation du présent dans la tombe.

Notre demi-civilisation, empruntée à tous les peuples de l'Europe, a introduit un mélange de croyance et d'idées contradictoires qui ont fait perdre à beaucoup la foi. On comprend néanmoins qu'une société ne peut se régénérer sans religion, et le gouvernement désire la régénération de la nation. Irait-il donc chercher cet élément de vie chez nos frères dégénérés, les Phanariotes, ou parmi les épaisses ténèbres et la corruption du clergé russe ? Non ; que Dieu garde les Grecs et qu'il les ramène à l'union de l'Occident latin ! le long enchaînement de leurs malheurs sociaux commença avec le schisme qui les en sépare.

LETTRE D'UN PÈRE A SON FILS INCRÉDULE.

Un jeune homme entré depuis quelque temps au service militaire, y avait porté les principes religieux qu'il avait reçus dans sa famille ; mais bientôt les mauvais discours, les exemples corrompus et les occasions dangereuses lui firent abjurer sa foi et embrasser ces opinions incroyables qui donnent tant de facilité aux passions. Revenu passer quelques semaines dans sa famille il n'y dissimula point le déplorable changement qui s'était opéré en lui, et ce fut à ce sujet que dès qu'il eut rejoint son corps, son père lui écrivit la lettre suivante qui mérite d'être méditée par tant de jeunes gens qui n'abandonnent la religion que parce qu'elle leur est contraire leurs mauvais penchants :

« Je vous ai dissimulé, mon cher fils, le chagrin profond que les sentiments d'irréligion, que vous affichez maintenant, m'ont causé pendant votre court séjour près de moi ; mais la tendresse paternelle qui m'a fait redouter de troubler le bonheur que vous paraissiez goûter au sein de votre famille, m'obligera à vous adresser quelques réflexions sur un changement de croyances dont les conséquences sont si grandes. Il y a peu d'années, vous quittâtes la maison paternelle dans des sentiments religieux qui faisaient ma consolation ; hélas ! je viens de revoir mon fils incrédule et impie ! Plus ce renversement dans toutes vos idées est considérable sur un sujet aussi important, plus les raisons qui l'ont déterminé doivent être fortes et frappantes car pour vous conserver quelque estime, je me plais à me persuader que ce n'est ni par faiblesse, ni par corruption, que vous avez abjuré vos anciens principes.

« Que j'ai cependant de peine à concevoir que votre apostasie soit l'effet de nouvelles lumières ! Car depuis deux ans vous n'avez pas pu vous livrer à des études sérieuses, vous n'avez point été entouré de savants. Quelle lumière subite a donc pu vous faire voir tout-à-coup que vos anciens opinions étaient des erreurs ? Vous n'en aviez pas encore bien médité la valeur, je le crois, mais enfin qui vous a convaincu si tôt, qu'à peine sorti de l'adolescence, vous deviez regarder votre père et tous vos aïeux comme des dupes et des insensés ? Car c'est là la conclusion nécessaire de votre opinion actuelle. Mon fils, j'ai servi avec quelque gloire, pendant trente ans ; j'ai vu beaucoup plus que vous n'avez vu ; j'ai lu et entendu beaucoup plus que vous n'avez pu lire et entendre ; et cependant j'ai conservé l'amour de ma religion ; mon expérience et mes réflexions n'ont fait qu'augmenter ma foi ; et vous, en quelque mois peut-être, vous avez décidé que mes principes, n'étaient que préjugés, qu'absurdités ! Mais si de nouvelles lumières vous ont fait connaître combien je m'abusais, et que vous deviez rejeter mes principes, comment n'avez-vous pas daigné faire part de découvertes aussi importantes à celui qui vous avait donné tant de marques de son amour ? Quelle ingratitude ! Quel égoïsme ! Mais non, encore une fois, je ne puis croire que vous ayez embrassé vos nouvelles opinions avec conviction.

« Serait-ce donc par faiblesse, par crainte des railleries et des sarcasmes de ceux qui vous entourent ? Que ce motif serait vil ! Ne vous abusez point, mon cher fils, il est un courage plus difficile et plus noble que le courage armez en commun qui fait affronter les périls et sacrifier la vie dans les combats, c'est celui qui sait affronter le ridicule et sacrifier l'amour-propre pour être